

# Écriture en marge signature du sujet

**D**ans les deux dernières pages du séminaire XX, peut s'entendre la voix basse de l'analyste : « Courage ! » Ce courage introduit dans le premier séminaire est ici évoqué dans un quadri parti de l'amour, du courage, du ratage, et de la poésie. C'est tout à la fois ces quatre dimensions qui ont soutenu le travail que je vous propose ce soir. Et qui s'articule autour de la question de l'écriture du discours de l'inconscient et de comment en rendre compte. Alors « courage ! » me dit la voix basse de l'analyste.

«L'inconscient est structuré comme un langage » et c'est donc du langage qu'il faut partir et de la logique. Si l'inconscient était structuré par un langage, ce serait bien de ce langage qu'il faudrait décrire pour dire quelque chose de la structure. Mais l'inconscient est plus silencieux que nous pourrions le croire à première ouïe ou du moins, ce qui se dit doit être rattaché à des lieux où ça parle, où c'est écrit, avant que nous puissions y entendre quelque chose.

Dans le séminaire sur « L'Identification » puis dans « Un discours qui ne serait pas du semblant », Lacan soutient qu'il y a « une

contemporanéité originelle entre l'écriture et le langage », cette thèse revient à dire que dès que l'être humain s'est mis à parler, et c'est là un moment qu'il est bien difficile de situer dans le temps, il l'a fait sur fond d'une écriture. La parole ne peut se profiler que sur un fond symbolique même s'il faut réduire celui-ci à n'être qu'un simple trait qui permet de compter. L'existence du « UN » dans chaque parole constitue la place du sujet qui parle.. Ainsi à la thèse que « l'inconscient est structuré comme un langage », Lacan vient ajouter le statut de l'écrit ; « c'est un langage au milieu duquel est apparu son écrit. Son écrit c'est bien sûr ce qui est écrit dans l'inconscient. Tout le monde connaît l'expression « c'est écrit » pour dire que cela relève du destin. Cela ne pourrait pas ne pas arriver. Où est-ce que cela est écrit ? Dire que c'est dans l'inconscient revient à dire dans la structure du langage. Dire que c'est écrit c'est dire que c'est

***Lacan a défini la relation entre quatre termes dans ses discours. Mais il reste un terme difficile à nommer, qui est l'innommable : celui de la jouissance***

quelque chose de réel pour le sujet. Le réel du psychotique revient à dire que justement il y a quelque chose qui est écrit pour lui, structure qui le transcende, mais qui ne saurait être écrit par lui. Ce qui est forclos pour lui c'est son accès au signifiant, donc à la possibilité d'écrire quelque chose ou de prendre à son compte l'écriture qui le place sous son signe

Écriture en marge, signature du sujet : ce titre vient à désigner toutes ses petites notes, toutes ses ratures qui en marge, se rajoutent souvent à notre lecture de textes. Rêve persistant de mon analyse, d'une écriture singulière possible dont la calligraphie manuscrite

viendrait faire signature. Tentative donc d'écriture, position particulière d'un sujet qui par sa signature est reconnu et se reconnaît.

Le sujet dont il s'agit ici, est le sujet sous-jacent au langage. C'est donc le sujet de l'inconscient qui ne se manifeste que comme barré dans le langage, comme ce qui est présumé par le langage mais ne peut s'y cerner. Et que pourtant le langage vise toujours à dire ou à mi-dire. Aussi l'analyse viserait à rattacher à ce sujet les lacunes mêmes de son langage et donc finalement à faire travailler ce sujet à partir de son désir.

Quelle écriture pour ce désir ?

Écriture en marge introduit un bord, une frontière, une topologie, et nous conduit à spatialiser une écriture pour lui donner une texture, afin d'en faire émerger, émerger un sujet.

Pour illustrer cette topologie, cette géométrie souple, il faudrait être poète ou peintre pour vous en parler. Le poète vous parlerait du silence éternel des espaces infinis, du silence aussi de l'espace de Delvaux ou de l'espace impossible de Magritte et il vous parlerait de l'espace picturale propre à chaque grand peintre, Espace de gestes et de regards, espace de corps ou de lumière, espace de signe ou de chair.

Il vous parlerait le poète des espaces sonores de la musique ou plus physique de la sculpture ou plus structurés de l'architecture.

A moins que mystique, il se contente d'un point ou d'un vide.

Mais je suis psychologue et aussi un peu poète, mais pas encore assez.

Ceux qui travaillent en institution avec des publics difficiles savent que la question des remaniements de l'espace introduit des opérations topologiques parfois nécessaires à l'évolution des équipes et des sujets, un passage de l'espace de texture, espace imaginaire à un espace de structure. Ce fut mon travail cette dernière année dans l'institution dans laquelle je travaille.

Dans notre pratique professionnelle nous utilisons des mots évoquant, la topologie du sujet, ses trous, ses bords, ses limites et ses frontières, ses projections et ses identifications, ses ouverts et ses fermés, ses chemins et ses nœuds, ses continuités et ses homologies

Tous ses mots ont une signification mathématique précise, technique, en même temps qu'une signification, plus vague parfois,

dans le champ de la description du fonctionnement d'un sujet.

Car l'espace est d'abord texture de l'imaginaire, mais il est ensuite repris dans le symbolique, et il devient alors un dire de structure, il devient topologie.

Lacan va jusqu'à dire que la topologie c'est la structure. S'il n'y avait aucun dire de l'imaginaire pur, c'est à dire de l'espace comme pure texture, on en resterait à l'autisme.

Aussi introduire quelques opérations topologiques peut permettre d'avancer :

Du « il y a » du « on » nous pouvons passer à du « dehors – dedans », « ici-là », « plein-vider », « remplir-vider. » En introduisant de la différence, il y a de l'un qui apparaît. Apparaît de la texture, de l'imaginaire qui se détache de la masse, sans faille, sans trou. Peut-être un trou, peut-être un acte comme couper, comme un choc de loi, comme un choc de mot. De la différence, du un qui diffère, qui n'est pas simple répétition mais qui se ressemble, du deux, du trois, des mots, de la structure qui s'observe. Alors le langage n'est plus un continuum de sous cris, mais un rapport.

IL y a de l' »UN », il y a de l'objet.

La topologie, ( la bande de Moebius, Cross-cap, le Nœud Borroméen, à trois, à quatre, à six tores, la tresse Borroméenne), les mathèmes s'inscrivent dans une logique de l'ouverture, du « Pas-Tout ». Certes, le Nœud Borroméen ex-iste est c'est quelque chose de « ravissant ...ça démonte le rapport du réel, de l'Imaginaire et du Symbolique comme il n'est pas permis ! » Déclare Lacan avec humour.

Mais la psychanalyse a affaire avec le symptôme, donc avec le réel, le symptôme comme « Un effet qui se situe dans le champ du Réel, rattaché à quelque chose de précis dans l'inconscient, c'est à dire dans un savoir.

L'introduction de la fonction de l'écrit par Lacan, au niveau du symptôme, nous permet justement d'interroger son rapport avec le corps.

Dans son article « De la Psychanalyse avec ses rapports avec la réalité. » Lacan situe le corps en tiers entre Jouissance et Savoir. Dans Radiophonie, il en parle comme surface d'inscription d'où le sujet peut se compter. A propos de la Lettre dans Lituraterre Lacan dit que la lettre fait littoral entre la jouissance et le savoir. Précisément il considère que la lettre dessine

« le bord du trou dans le savoir » qu'elle recouvre en y invoquant la jouissance.

De ce trou nous conservons cependant le bord, en tant qu'il est le lieu qui convoque les analystes formés par Lacan, s'il est celui d'où se traduit le défaut d'inscription du rapport sexuel, nous rappelle C. Melman.

Jouissance et trou dans le savoir sont mis là mis en tension. Ce trou dans le savoir indique la place du sujet de l'inconscient. Car le seul savoir qui intéresse le sujet en analyse, essentiellement et qu'il peut atteindre, est « le nom de ce qu'il est en tant que sujet de l'énonciation. »

Dans le séminaire « L'Identification », Lacan insiste pour dire que « le nom propre constitue effectivement le point d'enracinement du sujet à la structure du langage. » Il assimile le sujet au moins un de la privation, point d'exception que la logique de l'affirmation universelle pose comme « la condition de toute énonciation du sujet sur le réel. »

Lacan va même jusqu'à parler du sujet d'avant toute subjectivité, comme étant « d'abord objectivement cette privation dans la Chose, cette privation qu'il ne sait pas qu'il est du tour compté. » Lacan évoque là, le chasseur primitif qui fait des encoches sur un os sans savoir compter.

Dans son rapport étroit au registre du trait comme écrit, le nom propre suppose donc entretenir le lien le plus grand avec la marque que le sujet reçoit de cet endroit où « le point d'origine est engagé dans l'acte d'énonciation. »

Côté signifiant, côté identification, le trait unaire comme barre sur le sujet, comme effacement de la chose, constitue l'identification primordiale du sujet. Côté écrit, du moins trace pouvant s'écrire, j'utiliserais le terme de « signature », d'empreinte psychique pour indiquer la marque de cette jouissance impossible.

La fonction d'exception qui suppose cette privation réelle comme premier pas d'entrée dans la structure évoque la figure mythique du « UN » d'exception, celui qui dit non à la fonction phallique.

Dans « l'Etourdit » ce dire que non, pose comme impossible l'écriture du rapport sexuel, tout en le suggérant possible pour au moins un.

L'empreinte de cette jouissance impossible, mais unique, constituerait la signature du sujet, comme marque de son entrée particulière

dans la structure.

Dans le séminaire XX, Lacan déclare qu'il n'y a pas le moindre désir de savoir, dans une négation apparemment sans appel de la pulsion de savoir de Freud, ce désir, cette avidité, cette boulimie de savoir.

La position de l'analyste supposerait donc une autre position du sujet par rapport à la pulsion. S'il y a quelque chose qu'on appelle désir de savoir, cela relève sans doute des avatars du désir de l'analyste ; et de que celui-ci produit comme écriture le cas échéant, c'est une écriture plus proche de la dimension scientifique que littéraire. C'est pour cela que Lacan donne à l'écrit une fonction si particulière.

L'exemple qu'il prend de ce qu'est un écrit dans le séminaire XX c'est l'équation de la gravitation universelle. La démonstration de cette équation, pour ceux qui s'en souviennent, est d'ailleurs une très belle métaphore du « il n'y a pas de rapport sexuel »

(Force en vertu de laquelle tous les corps s'attirent réciproquement en raison directe de leur masse et en raison inverse du carré de leur distance).

Gravitation universelle mais surtout gravité universelle, celle à laquelle nous confrontons l'analyse et sa pratique à l'écoute du « parlêtre » .

Revenons à la fonction de l'écrit pour souligner la différence que Lacan met entre le dit et l'écrit, entre le signifiant et l'écrit. Car si un signifiant permet à un sujet d'accéder à ce type d'écrit, c'est que déjà « le signifiant ne se pose que de n'avoir aucun rapport avec le signifié », aucun rapport avec ce que cela peut signifier, c'est à dire qu'il peut accéder à un écrit. De ce point de vue, le statut de l'écrit littéraire est bien différent.

Aussi comment pour Freud puis pour Lacan, la question d'une écriture pour rendre compte de ce non-rapport entre le signifiant et le signifié s'est résolue. Quelle écriture pour formaliser ce non-rapport à l'inconscient, pour formaliser le réel.

Ce réel toujours inattendu, impossible à écrire, à décrire à assumer. Ce réel qui n'a pas de sens, il est la brutalité d'un surgissement qui s'impose dans un cri ou un silence. IL échappe

radicalement au dire et nous produisons donc cette longue chaîne de dire peut-être simplement pour l'encercler de dire, et le dire quand même et par force. Mais c'est finalement comme en surface, mine de rien, qu'il faut regarder le trou. Et donc l'écrire comme une tache infinie, peut faire sens par rapport à ce réel qui lui n'a pas de sens. Des chemins qui ne mènent nulle part se doivent aussi d'être suivis, de l'écriture mathématique à l'écriture poétique, du dire mathématique au faire-être du poème ? Car là parmi les lettres se glissent du silence et du cri.

Dans Métapsychologie, puis dans les écrits techniques, Freud manifeste la volonté de poser la psychanalyse comme science, science nouvelle. Il pose alors certains concepts comme des postulats des concepts conventionnels, pour de pas tomber dans le danger de définitions rigides et fermes. Ce souci de Vérité Lacan va l'éclairer comme étant le souci de la vérité du sujet. Freud dans l'Homme aux loups insiste et malgré l'aspect incroyable de certains détails, il nous demande d'être persuadé de son souci de vérité. Il nous donne alors deux directions de la vérité :

l'une liée à la position de la psychanalyse comme science nouvelle

L'autre, le souci de la vérité du sujet.

Comment parvenir à la connaissance de l'inconscient s'interroge Freud dans son article « L'inconscient » Il répond « Nous ne le connaissons que comme conscient une fois qu'il a subi une transposition ou traduction au niveau du conscient ».

Le savoir alors que propose Freud est celui de notre expérience. Il introduit de ce fait une contradiction puisque la connaissance de cet inconscient ne peut passer que par la conscience, le conscient.

Aussi Freud nous propose pour sortir de cette difficulté de la marquer dans l'écriture. Il écrit Bw (Cs) pour conscience et Ubw (Ics) pour inconscient lorsqu'il utilise ses deux mots de façon systématique.

Dans cet article, il s'efforce de travailler avec ordre et méthode il reconnaît les problèmes, les difficultés, tentant sans les éviter une méthode d'écriture qui permette de vider de la lettre certains signifiants pour avancer dans la science nouvelle.

Freud est cependant prudent quant aux résultats de ses recherches car la « pureté » schématique « des deux systèmes psychiques est difficile à tenir.

Freud part donc de postulats et veut rester dans la cohérence de ses hypothèses il insiste pour nous dire : « la psychanalyse nous engage à ne pas mettre la perception de la conscience à la place du processus psychique inconscient qui est son objet . ».

Dans « L'au-delà du Principe de plaisir en 1920, on trouve encore les termes suivants : « nous admettons ... », « nous croyons ... » ; et il indique que le travail de recherche doit s'efforcer de décrire et d'expliquer les faits de l'observation quotidienne , autant sur le plan de la cure, que de l'élaboration de la théorie.

Je cite « Il faut être patient, attendre que se présentent d'autres moyens et d'autres occasions de recherche. Il faut être prêt à quitter une voie qu'on a suivie pendant un certain temps lorsqu'elle semble conduire à rien de bon. Seul ces croyants, qui demandent à la science de leur tenir lieu de catéchisme qu'ils ont abandonné, en voudront au chercheur de prolonger ou mêmes de transformer ses vues. » Attentif aux problèmes posés par l'idée de Vérité dans la psychanalyse, Freud fonde son travail cependant sur un souci de cohérence. Ce sera vers celui d'exactitude que nous conduira Lacan.

En 1936, Lacan énonce un lien fondamental à l'idée de vérité, il se réfère, à une définition de la perception comme hallucination vraie. Il place alors la vérité dans la science comme une valeur qui répond à une incertitude.

C'est elle « qui anime les élans du mystique, les règles du moraliste, les cheminements de l'ascète comme les trouvailles du mystagogue... Mais la vérité dans sa valeur spécifique reste étranger à l'ordre de la science : la science peut s'honorer de ses alliances avec la vérité ; elle peut se proposer comme objet son phénomène et sa valeur, elle ne peut d'aucune façon l'identifier à sa fin propre. »

« Dans science et vérité, Lacan développe en quoi la vérité peut être cause, car l'analyse vise plus l'exactitude que la vérité vérité. Il pose la question de savoir si ce n'est pas notre propre mouvement que nous retrouvons dans la science.

Où se place la vérité dans cette science qui pourrait être la psychanalyse ? Car la psychanalyse repère dans sa praxis le statut du sujet comme un état de refente mais ne doit pas en rester à ses données empiriques. Dans la pratique analytique, se repère quotidiennement le sujet divisé, entre le savoir et la vérité. La théorie, fabriquerait alors une science naissante qui serait science des sujets.

Pas de science de l'homme écrit Lacan : « Il n'y a pas de science de l'homme, parce que l'homme de la science n'existe pas, mais seulement son sujet. » C'est ce sujet que la science met en place.

Alors dans ce lieu de l'analyse où la vérité parle, ou « je » n'est pas cause de soi, dire le vrai sur le vrai n'est pas soutenable.

Lacan dit de la vérité : « Tout ce qu'il y a à dire de la vérité, de la seule, à savoir qu'il n'y a pas de métalangage, que nul langage ne saurait dire le vrai sur le vrai, puisque la vérité se fonde de ce qu'elle parle, et qu'elle n'a pas d'autre moyen pour ce faire. »

Il y a un renoncement nécessaire à la connaissance pour qu'à chaque vérité réponde son savoir, se mette en place un simple savoir, sans pour cela abandonner le sujet à ses différentes causes. Car il s'agit dans le processus analytique de savoir lire les dits du sujet divisé. Lacan nous rappelle « qu'en tant que sujet de la science psychanalytique, c'est à la sollicitation de chacun de ses modes de la relation à la vérité comme cause que vous avez à résister.

Lacan introduit à partir de ce lien entre la vérité et la cause dans la démarche scientifique, ce qu'il nomme la pulsion épistémologique « faut-il dire que nous avons à connaître d'autres savoirs que celui de la science, quand nous avons à traiter de la pulsion épistémologique. »

Et de ce fait, Lacan nous propose de tenter de communiquer ces savoirs dans une forme logique, dans une exactitude ou désignation ; Ce qui n'apparaît pas sans question et nous laisse à penser qu'il faille tenir le sujet dans le pur vide de sa soustraction si l'on veut que la vérité soit sauve.

Un tel sujet se laisse suturer dans sa forme logique, intégralement transmissible de la science. Lacan procède d'une démarche pour suspendre plus radicalement encore la vérité dans l'objectif de soutenir la doctrine freudienne du sujet,

pour nous persuader à nouveau qu'il y a dans ce monde incertain du sujet. Un sujet bien sûr barré, divisé, capable de saisir son rapport à l'objet petit a.

Dans la pratique analytique, la vérité surgit souvent « de la méprise, du lapsus, de l'action qu'on appelle improprement manquée » La vérité ne s'atteint pas si aisément, car la vérité de la parole nous place hors du dilemme du vrai ou faux

Dans « Fonction et champ de la parole », Lacan relève l'ambiguïté de la révélation hystérique du passé. Cette ambiguïté « ne tient pas tant à la vacillation de son contenu entre imaginaire et réel, car il se situe dans l'un et dans l'autre. Ce n'est pas non plus qu'elle soit mensongère. C'est qu'elle nous présente la naissance de la vérité dans la parole, et que par-là nous nous heurtons à la réalité de ce qui n'est ni vrai ni faux. »

Lacan précisera que l'analyste ne doit pas se laisser coincer dans cette question de savoir si l'analysant dit vrai ou faux ou s'il se trompe. Il doit poser la question : « Qui le névrosé trompe-t-il ? »

Cette question nous renvoie dans le champ freudien au « ça parle » où le sujet n'a pas encore sa place et pour renforcer cette image citons Lacan « ça parle, et là sans doute où on s'y attendait le moins ça souffre. »

Nous savons qu'un corps peut souffrir de pensées inconscientes, et aussi qu'il peut souffrir de la recherche inconsciente de la vérité. La vérité est cause de souffrance, elle installe parfois dans le sujet divisé entre le savoir et la vérité une impuissance à dire qui fait place à l'angoisse et à la mort.

Alors le sujet se cogne aux bornes du langage, en quête de la vérité ou bien meure en silence de la vérité de l'Autre.

Car toute la vérité, c'est ce qui ne peut pas se dire, c'est ce qui ne peut se dire qu'à condition de ne pas la pousser jusqu'au bout, de ne faire que la mi-dire.

C'est la possibilité même de l'inconscient de lever cette impossibilité de parler : ça parle. Il y a des choses dont on ne peut parler mais on ne peut, il ne faut pas les passer sous silence ; d'où la nécessité pour la psychanalyse de l'écriture.

Je suis alors revenu à mon propos initial : Aussi cet inconscient il ne s'agit pas de savoir si on peut le connaître, mais de poser, d'écrire son discours, d'en rendre compte. Sinon on risque de tomber dans un silence de forclusion proche de la psychose.

L'inconscient est sans doute un « fait », mais il ne faut pas oublier qu'il ne l'est « qu'en tant qu'il se supporte du discours même qui l'établit. » Lacan nous le rappelle dans l'Etourdit, il appelle, les analystes à en témoigner « y faire effet de leur voix. » Et cela sans doute de plusieurs manières.

Le discours analytique n'est pas fondé sur l'existence de l'inconscient mais « c'est l'inconscient que j'en situe de n'exister qu'à un discours. »

Nous avons dépassé la question de la connaissance de l'inconscient, nous pouvons maintenant avancer pour savoir comment rendre compte de l'inconscient sans s'enfermer dans le discours scientifique. Dans quel champ poser la question de l'écriture du discours analytique ?

Dans Télévision Lacan nous donne des pistes de réflexion.. Car Lacan a posé à maintes fois les questions liées à la possibilité d'une science analytique. L'inconscient n'existe en clair que dans le discours de l'hystérique et si dans le discours même de l'analyste « ce qu'on en fait : c'est culture. » Il faut pourtant en rendre compte.

« Quoi de là peut se dire dont le réel nous vienne par ce discours ! Car c'est en cela même poser la question de savoir » s'il y a accès du particulier à la vérité et « si, de l'objet petit a, on peut établir la science. »

Dans l'élaboration de cette question Lacan montrera le rapport indéniable de cet objet à la logique, à la science, et aussi ce qui l'en distingue et le place dans une logique autre, nouvelle.

Quelle écriture pour ce discours où l'objet est spécifique mais en même temps celui de la science, pour ce discours où le sujet existe mais est aussi sujet de la science. ?

L'analyste accorde une confiance première au dit mais ce dire on le lit.

« S'il n'y a de l'inconscient que du dit », si nous ne pouvons traiter l'inconscient qu'à partir du dit de l'analysant, parler de l'inconscient, c'est parler de ce qui se lit. »

« Ors ce qui se lit, c'est de ça que je parle, puisque ce que je dis est voué à l'inconscient, soit à ce qui se lit avant tout. »

Alors comment lire le dit et pourquoi l'écrire ?

Le séminaire XX de cette année s'emploie à nous l'expliquer, « qu'il ne s'agit que de ça, de ce qui se lit : « la lettre ça se lit, Ça semble même être fait dans le prolongement du mot... Ça se lit et littéralement. » Il faut cependant entendre « se lire » correctement. Et c'est la mise en garde de la postface du Séminaire XI: « Ça ne serait pas mal que se lire s'entendit comme il convient, là où on a le devoir d'interpréter. » Ce n'est pas la même chose de lire une lettre muette ou bien de lire le dire.

Dans la parole, quel est l'effet de l'écrit ? C'est le signifié comme effet de signifiant. Cela n'a rien à voir avec les oreilles, dit Lacan, seulement avec la lettre de ce qu'on entend de signifiant. On lit cela dans le savoir inconscient : « le sujet de l'inconscient est supposé par l'analyste savoir lire ou apprendre à lire, par exemple le sens de son lapsus ou de sa dénégation et ce que vous lui apprenez à lire est différent de ce qu'on peut en écrire. »

Pour Lacan on peut lire un discours, un dire, celui de l'analysant ou celui d'un cours, on ne peut pas lire un écrit. Car quand on écrit, on efface ce qui se dit. Nous avons donc deux exigences : d'un côté, l'écriture doit se soutenir d'un dit et ce n'est qu'après que l'on peut se poser la question : « comment lire le dit ? » ; de l'autre la nécessité de l'écrit pour l'analyse si elle veut éviter de tomber dans l'espace forclus d'un discours. Alors, si nous en sommes à ce « ce dont on ne peut parler, il faut l'écrire », dans quel écrit allons nous pouvoir le faire ? Selon quelle grammaire ? Se demandait Freud. Selon quelle logique ? Se demandait Lacan.

Dans cet écrit qui n'est dit Lacan « nullement du même registre, du même tabac, que le signifiant », ce qui se produit est un effet de distance, cette distance qu'il y a du signifiant au signifié, et qui est marquée par la barre qui les sépare. » Encore qu'ajouter cette barre à la notation S et s a quelque chose de superflu, voire de futile, pour autant que ce qu'elle fait valoir est déjà marqué par la distance de l'écrit. La barre,

comme tout ce qui est de l'écrit ne se supporte que de ceci – l'écrit, ça n'est pas à comprendre. » Mais s'il n'y avait pas cette barre, on ne verrait pas « que du signifiant s'injecte dans le signifié. » Dans le discours analytique, « à ce qui s'énonce de signifiant, vous donnez une autre lecture que ce qu'il signifie. »

Il faudra alors « suivre le train du signifiant avec armes et bagages. » Dit Lacan dans Le séminaire sur « la lettre volée ». Le fait que la lettre se trouve entre l'écrit et la parole ne simplifiera pas l'effort qui consiste à comprendre et noter un symptôme analytique.

Déjà Freud a introduit un effet de distance en prenant pour écriture, pour notation, Bw (Cs) pour conscience, Ubw pour inconscient. Par cette démarche, il cherche à vider les concepts, des signifiants malaisés à saisir le fonctionnement de l'inconscient. Plus tard Lacan choisira la formalisation mathématique comme celle qui semble convenir au mieux au discours analytique, tout en posant néanmoins, la dimension de réduction que peut apporter l'écrit.

Car n'y aurait-il pas une contradiction à vouloir rendre compte de l'inconscient d'une façon logique, alors que l'inconscient ne connaît pas la négation et qu'il est intemporel ?

Pendant, il faut trouver un écrit différent de celui du magicien, du théologien pour l'analyste. Cet écrit s'il peut se rapprocher de la lettre et de la mathématique, est aussi lié d'un autre côté au signifiant. Lacan démontre dans le séminaire XX que de cela il résulte pour le mathème une certaine boiterie.

Lacan prend soin de signaler les impasses de la logique logicienne, il se dégage de la logique formelle de Kant et du principe d'identité  $a=a$  ; de la logique hégélienne.

Il faudra alors savoir forcer les impasses de la logique. Car la logique, la formalisation mathématique portent en elles la marque de l'impasse sexuelle, puisque le rapport sexuel n'est pas inscriptible, n'est pas fondable comme rapport. Le langage logique ne peut donc pas être fondé « la logique est incapable de définir ses buts ni son principe, car il n'y a pas moyen de parler de ce langage sans user non pas d'un métalangage mais du langage courant.. »

Ce que Lacan nomme échec et c'est dans cet échec que l'on peut énoncer en quoi le fonctionnement du langage a le rapport, le plus étroit

avec cela : Que le rapport sexuel ne peut pas être écrit !

Dans l'Etourdit, Lacan illustre cette idée que « la logique porte la marque de l'impasse sexuelle. »

Néanmoins la formalisation mathématique présente des avantages pour le champ de la psychanalyse ; sa réduction permet aussi de mieux retenir la Vérité du mi-dire.

Dans le séminaire XX, Lacan nous dit « Le truc analytique ne sera pas mathématique, le discours de l'analyse se distingue du discours scientifique. » Et trois pages plus loin : « La formalisation mathématique est notre idéal. » Pourquoi ? « Parce que seule elle est mathème, susceptible de se transmettre intégralement. »

Mais pourquoi miser sur cet idéal, cette intégralité, puisqu'il y a « du rapport de l'être qui ne peut pas se savoir », une discordance du savoir et de l'être :

« L'écriture n'est donc qu'une trace et doit se supporter d'un dit. »

Aussi Lacan se demande dans l'Etourdit ce qui l'autorise à se référer au pur mathème. Il donne quatre raisons : exclure la métaphore, admettre que n'importe quoi ne peut être dit, admettre qu'il est d'abord un dire, celui de Freud ou le sien, et que c'est ensuite transmissible, que sa topologie n'est pas théorie mais doit rendre compte des coupures du discours : Ce qui est une autre façon de dire : rendre compte de l'inconscient. Lacan semble nous dire de ne pas croire au mathème miraculeux, mais de savoir lire le mathème dans les dires de Freud ou les siens.

Lacan nous met en garde contre le « lacanisme » dans l'Etourdit », il nous engage à ne pas nous enfermer dans l'espace forclus d'une théorie analytique qui avancerait ou plutôt reculerait de la transmission de ses définitions et vocabulaire immuable.

A cet espace forclus, il serait préférable de se référer à cette « logique élastique » évoquée dans le séminaire sur l'Identification. Cette élasticité n'est peut-être que ce qui correspond à ce mouvement d'ouverture et de fermeture de l'inconscient, ce clapet imprévu que l'on a tant de

mal à écrire.

Certes la logique, peut être le discours à élire pour en inscrire quelque chose. Mais les limites même de l'écriture ne font que souligner la coupure qui existe entre le dire et l'écriture, entre l'expérience et le mathème. Dans le mathème, l'écriture doit d'abord être dite alors que l'inconscient et le conscient sont tous deux dans le langage qui se présente comme un espace totale.

Que peut-on faire d'autre finalement, en voulant exprimer l'ouverture et la fermeture de l'inconscient que faire ce qu'A. Badiou nomme « science des coupures » ?

Cette science s'apparenterait-elle à une écriture des limites même de l'écriture, différente de l'écriture scientifique. Cette science des coupures serait-elle du côté du savoir de l'analyste ? Un savoir qui assume l'indiscernable et l'errance, une pensée où la vérité fait trou dans le savoir, où il n'y a pas de savoir de la vérité mais seulement production de vérités. Ainsi peut-on comprendre pourquoi Freud et Lacan ont fait « événement » pour la philosophie, comme le font P. Cohen et la théorie des indiscernables en mathématique ou Paul Celan en poésie.

Le rapport à la vérité nous a amené du côté du sujet, puis du côté de la science. Mais dans l'écriture mathématique, ne sommes nous pas portés par la pulsion épistémologique dont parle Lacan dans « Science et Vérité » ? Pourtant il n'y a pas de mission de vérité en analyse. Car la vérité ne peut que mi-dire.

Si nous avons affaire à un dit, un dit entre les lignes, le refoulé, nous aurons peut-être recours à l'efficacité, l'effectivité, mais seulement pour montrer en quoi le lieu d'une vérité est un nœud, seulement montrer la topologie de ce lieu, montrer comment on y circule et non pas signaler qu'il y aurait une voie à suivre. Le psychanalyste, même si son discours donne sens aux événements de la vie de l'analysant, énonce la vérité comme ce qui fait nœud.

Pas de mission de vérité pour l'analyste, dans la cure d'abord où l'analyste devra « suspendre les certitudes du sujet jusqu'à ce que s'en consomment les derniers mirages. » Pas de mission de l'analyste non plus dans la « communication de son savoir. » D'où la voix basse de Lacan à certains moments et sa préférence pour «

un discours sans parole », même s'il dit « s'être efforcé de dire le vrai. »

Pas de mission de vérité, mais mission de mener le sujet en analyse sur un certain chemin, où le psychanalyste doit « engager le sujet dans une opération dialectique, et non pas sur le chemin d'un savoir. » Si on ne peut que mi-dire la vérité, si l'interprétation n'est un savoir qu'en vérité rien n'empêche cependant de tenter de trouver, sinon un point d'ancrage pour cette vérité, du moins une

« Place ». Lacan le fait dans une topologie qui lui permet de différencier quatre types de discours, où il définit des places.

Lacan a défini la relation entre quatre termes dans ses discours. Mais il reste un terme difficile à nommer, qui est l'innommable : celui de la jouissance. A plusieurs reprises, Lacan nous dit qu'elle est « sœur de vérité. » Et s'il en fait que la sœur, une parente, c'est pour mieux souligner la parenté réciproque que l'amour et la logique peut entretenir avec la jouissance. IL qualifie de sororale la position de la vérité au regard de celle ci précisément dans le discours de l'hystérique où l'interrogation est féconde au regard des autres discours. Celle ci serait donc un autre terme, « celui que j'ai nommé, dit Lacan, celui qui est innommable, parce que c'est sur son interdiction que se fonde toute cette structure, à savoir sur la jouissance. »

De l'ambiguïté même qui s'attache au terme de vérité, Lacan va même jusqu'à faire la division du sujet, c'est donc en s'interrogeant sur la jouissance que l'on peut mieux mesurer l'impuissance de la vérité. Ce point innommable : celui de la jouissance celle dont on ne peut rien en dire, cette jouissance « qu'on éprouve et dont on ne sait rien, mais qui nous met sur la voix de l'ex-istence. » Cette jouissance serait-elle donc à écrire ?

Lacan a sans doute répondu à cette question par l'écriture du mathème, que l'on peut définir alors comme écriture parlante.

Si Lacan choisit cette formulation du mathème, c'est qu'elle peut se transmettre sans reste et que, de son avis, c'est la seule qui « atteint à un réel », qu'elle est « l'élaboration la plus poussée qu'il nous est donné de produire de la signifiante. » Elle se fait au contraire du sens. Cette écriture est un support pour retenir la « vérité congrue », elle a aussi toutes les limites



du mi-dire.

Pour conclure ne faudrait-il pas ici revenir à cette la jouissance innommable et à sa place ?

C'est à la place de la jouissance que la psychanalyse a trouvé le Nom-du-Père, à la place de ce qui est imprononçable, impensable, cette place « qui fait languir l'être lui-même. Elle s'appelle la jouissance et c'est elle dont le défaut rendrait vain l'univers. » Cette place, la jouissance, l'occupera toujours avec cette béance inscrite en elle-même qui n'est que « l'existence de la parole. Là où ça parle, ça jouit. » Cette place de la jouissance peut-être désigner par « extime » ou « vacuole » : cette position où quelque chose, tout en étant inclus, n'est pas de même nature que, du même tissu que ce qui l'environne.

On comprend mieux alors que la symbolisation de la jouissance laisse un reste, un reste de jouissance non symbolisé, que Lacan a écrit :

**a.**

L'analyste n'est pas le seul à être confronté à l'expérience de l'écriture de l'innommable, l'inexprimable, l'ineffable de la jouissance. C'est bien sûr du côté des mystiques, que l'on pourrait se laisser enseigner d'autres tentatives, pour cerner, sinon les échecs, du moins les données, de cette difficile sinon impossible écriture. Du côté de ces « jaculations mystiques » que Lacan nous conseillait de lire, de nous y « rompre. » Si F. Regnault voyait au travers de l'étude de Saint Thomas « une topologie d'avant la lettre », il y relevait surtout l'intérêt de ces textes qui « traitent de tels paradoxes, de tels impossibles, à propos de la question du Père et ce avant l'émergence du discours analytique. »

Mais c'est aussi du côté de « JAMES JOYCE EXPERIENCE » que l'on trouvera ce soir des réponses. En effet, Lacan utilise l'œuvre de Joyce pour développer la thèse que Joyce écrit pour se faire un nom, à cause d'une carence de son père à lui. C'est donc lui qui a à pro-

mouvoir son nom, contraint de « soutenir le père pour qu'il subsiste. » A la trinité Réel-Imaginaire-Symbolique par laquelle se noue le psychisme, Joyce rajoute un quatrième terme, le sînthome, parce que la perversion ne veut dire que version vers le père et qu'en somme le père est un symptôme ou un saint-homme comme vous voudrez. »

Mais c'est surtout du côté de l'écriture même de Joyce, d'une écriture qui n'implique pas la jouissance du symptôme. Écriture, sînthome, jouissance de la lettre, car on pourrait dire que Joyce se fait « litière de la lettre », c'est à dire, sans doute se couche dessus.

Écriture particulière où le signifiant tend à perdre sa signification commune en rejoignant le registre de la lettre, du signe comme effet de jouissance. Effort pour écrire dans le réel quelque chose de symbolique. En produisant des effets de sens, du type de ceux avec lesquels on attrape l'inconscient, Joyce « se désabonne à l'inconscient. »

Indiquons seulement que le désabonnement à l'inconscient pourrait être bien un remède à un danger que Lacan signale de la fin de l'analyse : la préférence donnée en tout à l'inconscient. Laquelle mène inévitablement après quelque période d'effervescence parfois créatrice à de nouvelles noces avec quelque forme de bêtise !

Au-delà de l'impuissance à dire la vérité, ce « désabonnement à l'inconscient » pourrait s'entendre du côté du non-rapport entre le signifiant et le signifié, d'une simple écriture de la barre entre le signifiant et le signifié, écriture de la limite même de l'écriture.

Écriture singulière en marge qui rappelle cette trace, cette signature primordiale du sujet et qui produit un effet de trou pour ouvrir une lecture infinie selon la formule de J. Derrida.